

## « IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST »

COMPTE RENDU DE L'EXPEDITION DE RECONNAISSANCE  
SUR LA COTE OUEST DE KERGUELEN  
EFFECTUEE EN OCTOBRE 1971.

---

par D. Delille

### *Participants :*

MM. Jean-Alex Foret, algologue ;  
François Le Guellec, hydrobiologiste ;  
Jean-Yves Pennanech, topographe IGN ;  
Daniel Delille, adjoint scientifique.

### *Buts :*

— Etablissement des voies de passage vers la baie du Noroit et la péninsule Loranchet, c'est-à-dire vers toute la partie Ouest et Nord-Ouest de la Grande Terre.

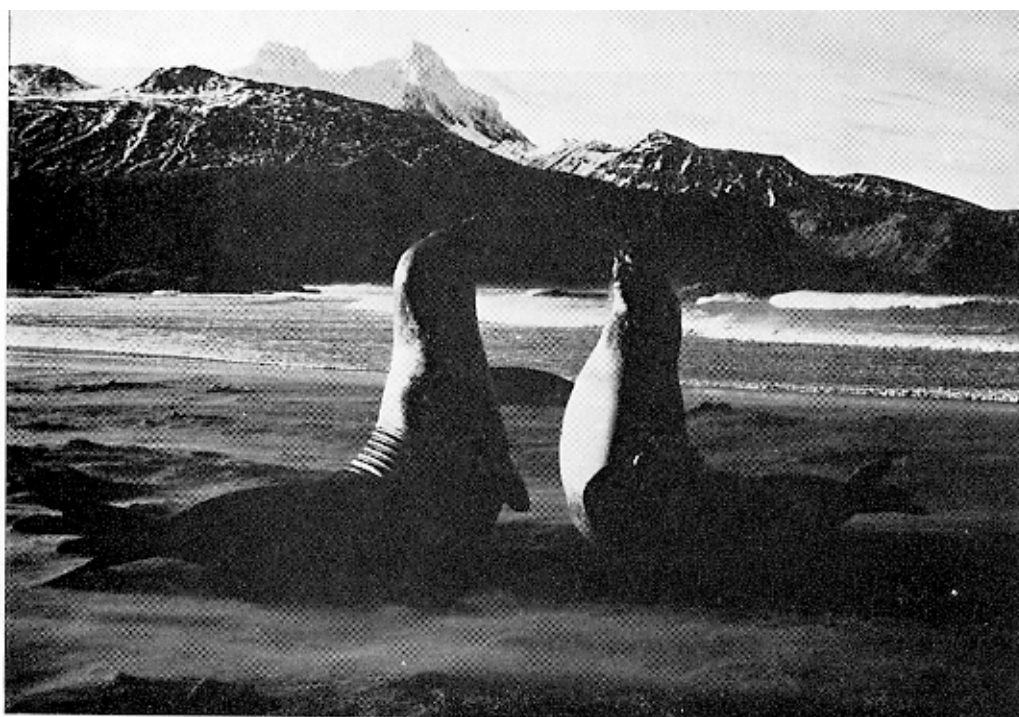
— Observations d'écologie animale et végétale dans toute cette zone pratiquement inconnue jusqu'à présent.

— Prélèvements aussi variés que possible (eau douce, eau de mer, insectes, sang d'oiseau, algues, etc.).

### *Matériel :*

— 2 tentes Makalu ;  
— 2 camping gaz du plus petit modèle avec huit cartouches de rechange ;

— 1 duvet cloisonné, 1 sac de bivouac, 1 veste duvet, 1 matelas pneumatique par personne.



*Baie Larose (mai 1971).*

*Vivres :*

- 15 rations US par personne ;
- quelques compléments : bouillon KUB, potages, purée et lait en poudre (ceci permettant deux plats chauds par jour), 1 kg de chocolat, 2 kg de poitrine fumée, et 4 biscuits de guerre par jour et par personne.

Après partage et adjonction du matériel de prélèvement, des appareils photographiques et des rechanges personnels, les sacs une fois remplis pesaient entre 32 et 35 kg, ce qui représente un maximum, vu la distance à parcourir et les dimensions des sacs.

#### RECONNAISSANCES ANTERIEURES

Cette reconnaissance fait suite à deux tentatives faites au cours de l'année 1968, l'une au mois de mai, l'autre au mois d'août, et à une troisième au mois de mai 1971, auxquelles j'ai participé.



*Glacier Nauman et Dumont d'Urville. Vue du col de la Flamme qui domine la Vallée des Merveilles.*

*Port-Couvreux, en mai 1968*

A Port-Couvreux, en mai 1968, nous sommes cinq à apprécier le confort relatif d'une cabane enfumée après un premier contact avec l'intérieur de la Grande Terre. Dix jours de marche nous ont tout juste permis d'atteindre les confins de la vallée des Merveilles et de profiter d'une trop brève éclaircie pour apercevoir le dôme du Cook. Une nuit catastrophique au bord du lac des Deux Ilots nous a fait comprendre l'avantage des banquettes d'acoena sur les lits de cailloux. Enfin, un chemin des plus sinueux a largement contribué à enrichir notre expérience du Plateau Central :

— absence de sortie directe de la vallée de la Grisanche sur le Val Travers.

— passage obligatoire par le Val d'Aoste et le col central de ce que nous avons baptisé « Les Trois Cols », très raide, mais le seul possible.

— remontée très facile du Val Moustache compensée par l'impraticabilité du col de la Soufflerie.

— trahison des berges du lac Bontemps qui sont à proscrire si l'on veut éviter le bain forcé.

*Au mois d'août 1968,*

il nous a fallu dix-huit jours pour atteindre cette chère cabane de Port-Couvreux bien que trois jours aient suffi pour dépasser la vallée

des Merveilles. Seul, l'impressionnant déversoir du lac Louise nous a interdit l'accès de la côte Ouest. Nous avons malgré tout atteint la baie du Regos et ramené une foule d'observations précieuses :

— rapidité de la marche dans les vallées glacières qui sont de véritables « autoroutes » (Val Danièle, Val des Entrelacs, vallée du Chamonix, et de l'Agassiz).

— verticalité des falaises du Mont des Grâces rendant utile le détour par le passage Victoria.

— existence d'une caverne dans la vallée de l'Arve.

— danger des déversoirs glaciaires ; celui du Chamonix ayant envahi les tentes à la faveur d'une nuit pluvieuse et sa traversée nous ayant alors pris presque une journée (c'est à la suite de cette journée que nous l'avons baptisé la Bérésina).

*Au mois de mai 1971,*

je suis le seul « survivant » des équipes de 1968, mais la nouvelle vague ne manque, ni de volonté, ni de courage. Nous revenons à quatre de la plage de la Possession où Derenne nous avait précédé quelques mois plus tôt. Au passage, nous avons reconnu la rivière des Chicaneaux qui est certainement la voie d'accès la plus sûre vers la côte ouest (mais au sud du Cook). Nous en avons profité pour nous familiariser avec la vie des cavernes : Villard (un château), Relais (acceptable mais étriqué), Etrier (un cauchemard glacé), Puy Saint-Théodule (tout confort).

PORT-AUX-FRANÇAIS, le 21 octobre 1971

Encore une nouvelle équipe, mais nous sommes deux à avoir été à Rallier du Baty et nous nous sommes tous les quatre entraînés quelques semaines auparavant au cours d'une sortie ornithologique à la presqu'île Jeanne-d'Arc où l'ensemble du matériel a été testé. Grâce à l'expérience du terrain que j'ai acquise en 1968, nous comptons bien atteindre Port-Couvreux dans quinze jours, mais pas avant d'avoir atteint (enfin) et exploré en partie la côte Nord-Ouest.

*Carnet de route*

Ce n'est que vers treize heures que le temps permet l'appareillage du Gros-Ventre. Nous avons pourtant été déposés au fond du fjord Bossière vers 18 heures, et plantons la tente juste avant la nuit à l'embouchure de la Grisanche sur une banquette d'acozna très acceptable. Premier repas de ration sous le regard guoguenard d'une équipe



qui doit nous accompagner jusqu'à la vallée des Merveilles et qui n'ayant pas nos impératifs de poids se livre à une cuisine beaucoup plus sophistiquée.

*Vendredi 22 octobre*

Ciel très clément après une nuit magnifique. Départ à huit heures. Le ciel se couvre peu à peu mais le vent est nul dans la vallée. La progression est très rapide et vers midi nous devons abandonner au bord du lac Tristan la seconde équipe à l'exercice de ses talents culinaires. Pour notre part, nous avalons notre demi-ration vers 13 h 30 en haut du petit plateau qui sépare la vallée de la Grisanche du Val d'Aoste. Nous devons abandonner une marche en dahut épuisante avec des sacs si lourds et prendre le fond du Val d'Aoste qui débouche sur les « Trois Cols » que nous avons reconnu en 1968. Seul, celui du centre permet une descente, vertigineuse, mais praticable. Le Val Travers est atteint et traversé sans difficulté notable. La fatigue se faisant sentir, nous décidons de planter la tente vers 16 heures à l'entrée du

*« Skua subantarctique », le seul habitant de l'intérieur de l'île avec le canard d'Eaton.*





*Glacier Vallot. Vue du col qui mène au lac Thalie. Au second plan, le glacier Dumont d'Urville et la chaîne au grand picon qui masque le glacier de Chamonix.*

Val Moustache. Cette heure peu avancée rend possible une prospection du terrain très poussée, et finalement nous trouvons un véritable camping « Trois Etoiles ». Le ciel qui s'est complètement dégagé, nous permet de faire une veillée autour d'un précaire feu de camp à base de brindilles d'acacia.

*Samedi 23 octobre*

Au réveil, une mauvaise surprise nous attend : il neige. Départ à huit heures sous un léger grésil qui fait place à un brouillard de plus en plus épais. Nous remontons le val Moustache et dédaignons le col de la Soufflerie pour rejoindre le col reconnu en 1968 au pied du Mont de la Flamme. La visibilité est si réduite que la vallée des Merveilles n'est atteinte que vers 12 h 30. Le petit dépôt de vivres que nous avions laissé il y a trois ans, est toujours intact. Nous y prélevons quatre rations françaises qui sont immédiatement consommées, et laissons huit rations américaines en place pour le retour. Traversée de la vallée



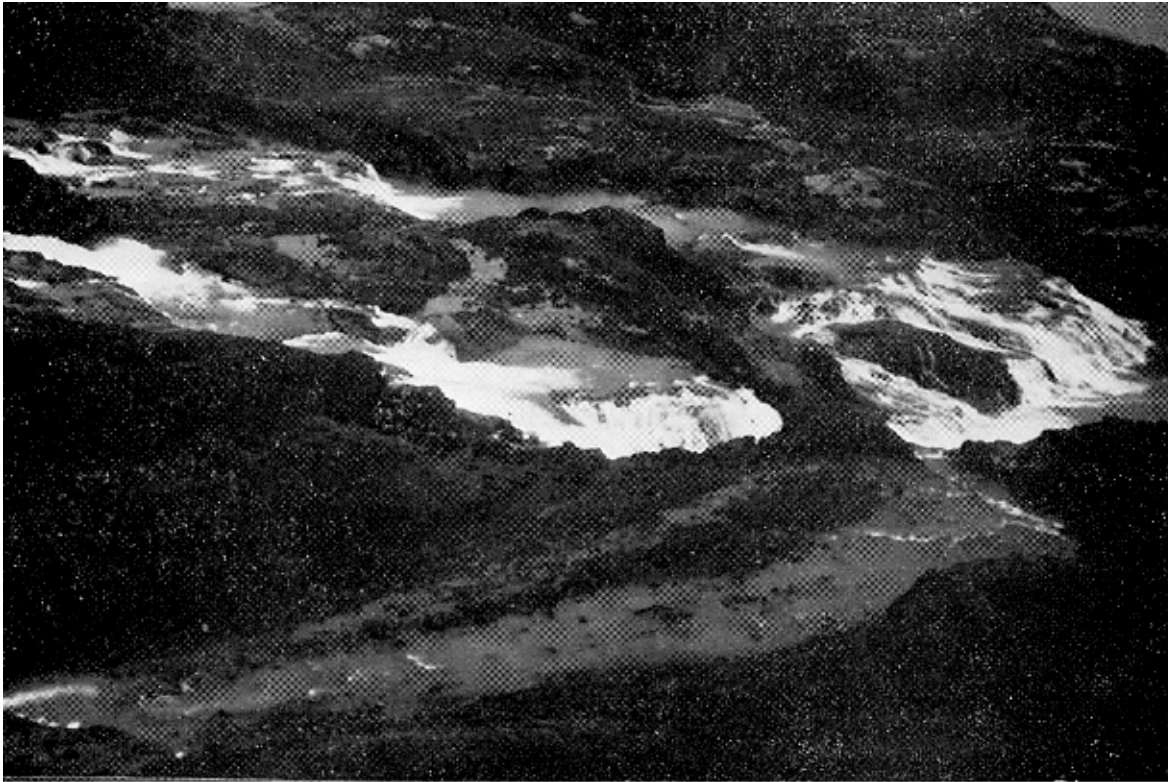
*Camp au pied du Mont Pâris après la crue de la Bérésina  
(août 1968).*

des Merveilles en pantalon de ciré, passage du petit col qui conduit au Val Danièle, et remontée jusqu'au glacier Vallot s'effectuent sans encombre. Le brouillard a succédé à la pluie et il n'y a pas de vent ; le glacier est atteint vers 16 heures. Quelques clichés, et nous franchissons un nouveau col en direction du lac Thalie (les reconnaissances antérieures nous font éviter le massif du Mont des Grâces trop abrupt). La descente est marquée par quelques glissades intempestives, mais le lac est atteint assez rapidement. Hélas, les coins de camp sont rares, nous devons suivre le lac jusqu'au déversoir du lac Aglaée. Les tentes sont finalement accrochées dans la vallée de ce déversoir sur deux emplacements minuscules et en pente. La vue sur le lac Thalie embrumé semble d'un autre monde.

#### *Dimanche 24 octobre*

Départ à neuf heures sous un petit crachin qui se transforme en pluie battante dans la descente du col qui conduit jusqu'au bassin Victoria. Nous sommes trempés jusqu'aux os malgré nos vêtements de





*Déversoir des lacs Louise. En haut à droite la baie du Repos.*

ciré, mais, grâce à notre connaissance de l'itinéraire, le manque de visibilité ne nous apporte pas de gêne importante. Traversée du Val des Entrelacs vers midi, remontée de la vallée de l'Arve. Au passage, nous jetons un coup d'œil sur la caverne reconnue lors de la dix-huitième mission. Elle semble tout à fait habitable, très basse, mais profonde et sèche. Nous y laissons un petit dépôt de vivres pour le retour et décidons de poursuivre notre route pour ne pas perdre quatre heures de jour. Le vent qui s'est levé peu à peu et qui s'engouffre dans la vallée devient d'une violence inouïe. Chaque pas en avant doit être gagné de haute lutte (nous avons eu le même phénomène en 1968). C'est presque épuisés que nous atteignons le lac du Chamonix mais, connaissant les caprices de son déversoir (baptisé la Bérésina en 1968) qui pour l'instant semble aisément franchissable, nous le traversons immédiatement et allons établir le camp au pied du Mont Paris. Cette vallée est beaucoup moins ventée que celle de l'Arve et la nuit s'annonce acceptable, bien que nous ayons dû renoncer aux banquettes d'acoena introuvables dans ce désert.

*Lundi 25 octobre*

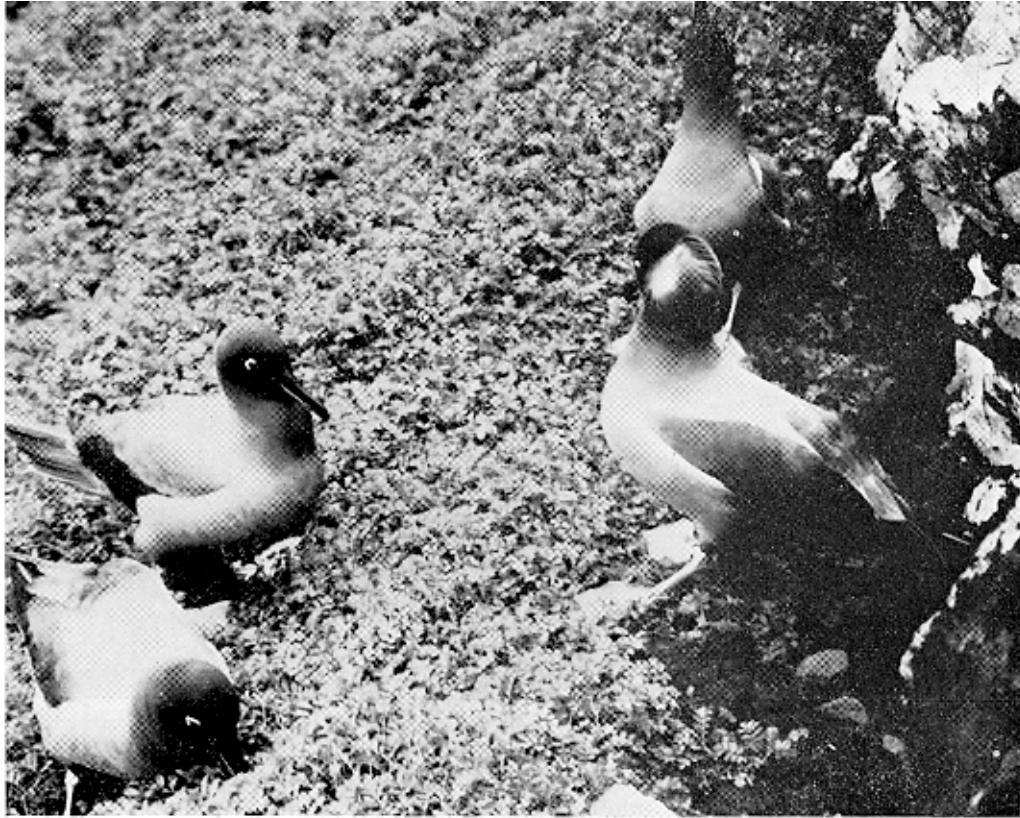
La pluie très violente retarde le départ jusque vers dix heures. La progression le long du lac Athena est ralentie par les rafales de vent mais, fort heureusement, lorsque le petit col qui nous sépare de la vallée de l'Agassiz est atteint, le temps s'améliore. Il ne pleut plus. (Quelques clichés du front du glacier sont même possibles). Le vent vaporisant les cascades, nous devons traverser des nuées d'embrun qui se transforment en verglas au contact du sol gelé. Le fond de la vallée étant abrité du vent, le climat devient très supportable. Le déversoir, chargé des mauvais souvenirs de bains forcés de 1968, est passé cette fois sans dommage. Le moral remonte sensiblement et nous continuons sur la véritable autoroute que représente le lit parfaitement plat de cette vallée glaciaire. Vers quinze heures, la baie du Repos est en vue. Nous avons gagné cinq jours par rapport à 1968. La côte Ouest, cette fois, semble à notre portée.

Poussés par l'enthousiasme, nous remontons ce qui est marqué sur la carte comme le premier déversoir du lac Louise. Son débit est minuscule comparé à celui du second qui a bloqué l'expédition de 1968. L'explication apparaît rapidement : la carte est fautive, et en fait ce petit ru ne communique pas avec les lacs Louise, qui se déversent en totalité par l'autre déversoir. Le camp est établi à la tombée de la nuit à l'abri des énormes moraines du glacier Forel, petits cailloux un rien humides mais très acceptables.

*Mardi 26 octobre*

Au réveil, un plafond très bas, une neige intense du Sud-Ouest amènent un repos forcé dans l'attente d'une hypothétique éclaircie, qui se manifeste brutalement vers midi. Nous nous dirigeons vers le col qui se profile entre les Monts de la Table Haute et le massif du Guynemer, en abandonnant les tentes montées sur place. Après une tentative rapidement avortée de marche à flanc, le lit de la rivière se révèle être une voie sinueuse mais facile qui mène jusqu'au sommet atteint vers 16 heures. Au premier plan, Les Marches qui descendent du Mermoz et du Guynemer ; en face une falaise presque verticale qui barre tout l'horizon. Elle est coupée par un trait de scie qui ne peut être que la vallée Ring. A nos pieds, le vide. Aucun doute possible, nous sommes sur la baie de Douarnenez. La côte Ouest est là, mais enchassée dans des falaises si hautes et si resserrées que nous ne pouvons apercevoir la mer.

Après une courte palabre autour de la carte, nous décidons de gravir le Grand Balcon tout proche dont l'altitude respectable (près de



*Albatros fuligineux, les seuls oiseaux dont on a repéré des nids sur la côte ouest.*

800 m) doit nous offrir un tour d'horizon plus complet. Hélas, l'ascension qui paraissait facile est rendue très ardue par la présence de nombreuses plaques de neige gelée, et le temps se gâte. Lorsque finalement nous parvenons au sommet, nous ne voyons plus rien. Après une demi-heure, désespérant de voir une éclaircie, nous devons nous résoudre à rebrousser chemin, en nous dirigeant vers les Monts de la Table Haute dans l'espoir d'apercevoir la baie de l'African. Soudain, un cri unanime. Devant nous un paysage identique à celui des Marches, mais tout au fond, une étendue miroitante. Las, un examen attentif de la carte révèle que ce n'est qu'un lac, distant de moins de 500 mètres de la côte mais à 300 mètres d'altitude. (Là encore, la verticalité des falaises nous masque la mer). Comme ce grand événement correspond exactement aux 27 ans de l'un de nous, nous décidons de le baptiser « lac de l'Anniversaire ». La couche de neige étant vraiment trop importante pour que notre topographe ait une chance réelle de trouver le K 26 au Mont de la Table Haute, nous piquons droit vers le fond de la vallée



*Caotie du Cook et glacier Pomsot.*

qui, glissades aidant, est atteint très rapidement. De retour au camp, le double événement est royalement célébré par une rondelle de saucisson accompagné de deux cuillerées de purée et surtout d'une rasade de whisky apporté dans les futurs flacons de prélèvement et d'un cigare miraculeusement arrivé indemne jusqu'ici.

*Mercredi 27 octobre*

Le signal du départ est donné vers neuf heures sous une petite neige fine, laissant deviner un plafond plus haut que la veille. La montée vers la côte 458 est aisée, seul, le plus petit d'entre nous doit être assuré lors du passage d'une marche un peu haute. D'après la carte, s'étend devant nous un lac dont le déversoir (la rivière des Six Lacs) doit se jeter dans la baie du Noroît. En fait, le paysage est uniformément blanc d'autant qu'il neige maintenant fortement. Faute de mieux, nous essayons de suivre la ligne de plus grande pente et progressons ainsi, avec une visibilité réduite souvent à moins d'un mètre, durant environ cinq kilomètres jusqu'à ce que l'un de nous disparaisse jusqu'à la ceinture. Il ressort trempé mais rassuré sur un point, nous sommes bien sur le

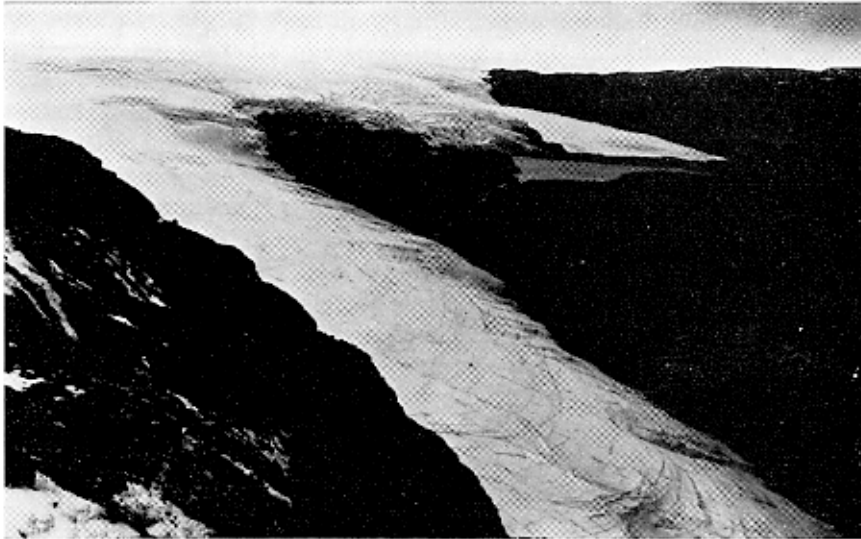
lit de la rivière. Les bains-surprise vont se répéter à une cadence infernale et désormais il pleut à verse. Cette descente prend peu à peu une allure de cauchemar. Le comble est atteint vers 16 heures, un peu avant le troisième lac (celui-là est dégelé). Un peu d'énervement, une glissade malencontreuse et c'est le bain total, suivi d'une crise de découragement bien compréhensible. Après déshabillage intégral, essorage, échange de pieux mensonges, notre baigneur est remis à flots et nous pouvons poursuivre notre route. Pas pour longtemps, car le quatrième lac est enfoui dans un cirque rocheux infranchissable. Aucun de nous, je crois, ne pourra effacer l'image de ces chutes immenses, figées par le gel, noyées sous le déluge, étouffées par les rugissements incessants du vent. Après une heure de tentatives aboutissant toutes sur le vide absolu, nous devons retourner au troisième lac où nous dérangeons un couple de canards d'Eaton, premiers oiseaux rencontrés depuis le val des Entrelacs. Leur présence est certainement liée à la proximité de la mer, le centre de l'île étant un véritable désert (bien que nous ayons trouvé un charançon dans la vallée de la Bérésina). Les canards d'Eaton semblent néanmoins être avec les skuas, les oiseaux qui s'aventurent le plus avant à l'intérieur des terres. Dans de telles conditions climatiques aucun site de campement ne semble convenable ; nous nous installons au pied du glacier Poinot, c'est que nous sommes incapables d'aller plus avant. Le sol totalement rocheux refusant d'absorber la moindre sardine, les tentes sont fixées à l'aide des cailloux environnants.

*Jeudi 28 octobre*

Après l'odyssée de la veille, nous sommes peu enclins à quitter la douillette chaleur de nos duvets pour retrouver la neige et la pluie. Mais, vers midi, la visibilité s'améliore nettement, nous laissons le camp monté et grimpons sur le plateau surplombant le lac du glacier Poinot. Le ciel finit de s'éclaircir et cette fois, la mer apparaît d'un bout à l'autre de l'horizon. Nous distinguons la crique du Sac à Plomb, l'anse de Quiberon, la plage Noire et l'île de l'Ouest avec Port-Curieuse. La calotte glaciaire étincelle ; une fois contournée l'extrémité du lac, nous dominons les glaciers Idrac et Cauchy avec en arrière-plan, le Mariotte et le Pasteur qui vèlent directement dans l'anse des Glaçons. La falaise qui nous en sépare interdit toute descente mais abrite plusieurs couples d'albatros fuligineux (à dos clair pour ceux que nous pouvons apercevoir ; plusieurs individus repérés par leurs cris ne peuvent pas, malgré toute notre attention, être observés visuellement). Rejoindre la mer dans cette direction nécessiterait de traverser des glaciers, trajet très court mais jugé trop dangereux. Nous dirigeant alors vers l'ouest, nous







*Glacier Idrac et Cauchy. A l'arrière plan, le glacier Mariotte qui se déverse directement dans la mer, dans l'anse des Glaçons.*

trouvons un nouveau lac baptisé Lac du 28 Octobre. La descente de son déversoir s'effectue sans difficulté notable et nous amène au bord du lac de la Brèche. La route est ouverte, la côte est à moins de 500 mètres par une petite vallée en pente douce. A ce niveau, la traversée de la rivière des Six Lacs implique le remplissage inévitable des bottes. N'ayant pas prévu de parvenir jusqu'ici, nous ne nous étions pas ce matin munis des piluliers de prélèvement. Nous nous dispensons d'un bain inutile et retournons au camp pensant revenir demain.

*Vendredi 29 octobre*

La tentative faite vers 9 heures pour aller faire les prélèvements avorte en même temps qu'une éclaircie pourtant prometteuse au début. Les rafales de neige se succèdent toute la journée et les tentes s'enfouissent peu à peu.

*Samedi 30 octobre*

Le vent est plein sud, la neige ne tombe plus que par petites averses espacées, mais la couche doit approcher soixante centimètres rendant toute marche très difficile. La température s'est nettement réchauffée ( $-2^{\circ}$  au lieu de  $-8^{\circ}$ , la veille). Ce tableau météorologique n'est pas encourageant. Désespérant de voir le temps s'améliorer dans cette région, nous décidons de cette relative accalmie pour rejoindre des terres plus hospitalières. Le démontage des tentes nous demande un travail de saint-bernard. Il faut parfois enfoncer le bras jusqu'au coude pour récupérer un tendeur fugitif. Nous perdrons une bonne heure. L'épaisseur de poudreuse ralentit considérablement la marche. Supposant que la couche est plus épaisse dans le fond des vallées, nous abandonnons la rivière des Six Lacs et montons sur les plateaux en passant par le petit col (cote 445) qui conduit à la baie de l'African. L'avance se révèle en effet plus facile mais la crainte d'une descente trop raide nous fait bientôt obliquer vers le col du Blizzard. C'est une très mauvaise idée. La vallée est parsemée d'embûches (trous entre rochers, petite rimaye masquée par la neige fraîche, névés verticaux et gelés). Les chutes seront nombreuses et nous le verrons plus tard, l'une d'elle a sans doute eu d'importantes conséquences. L'ancien camp du glacier Forel est atteint vers 14 h 30. Le climat est beaucoup plus clément sur ce versant et la neige disparaît peu à peu, ce qui rend l'avance plus rapide. Au passage, nous vérifions que la rivière joignant les deux lacs Louise, se traverse aisément ; l'obstacle qui avait bloqué la route du Nord à l'expédition de 1968 se contourne donc sans problème. Vers 18 h 30, après une descente spectaculaire (la seule possible), le camp est installé au même emplacement que trois ans auparavant sur les bords de la baie du Repos. Une surprise de taille nous attend : une des deux tentes a perdu ses piquets. L'absence de bois sur l'île exclut toute solution de fortune ; nous en sommes réduits à coucher à quatre dans la même tente Makalu.

*Dimanche 31 octobre*

Dans l'espoir de retrouver les piquets, le trajet de la veille est refait en sens inverse. Le temps est relativement clément, le ciel est gris mais il ne neige pas et il ne pleut pas. La recherche de traces ou de repères certains prend un temps énorme. Lorsque nous arrivons au camp du glacier Forel, nous devons bien nous avouer vaincus. Les piquets sont probablement tombés lors d'une des glissades spectaculaires de la descente du col du Blizzard. La profonde couche de neige a dû amortir le bruit et rapidement enfouir son butin. Les chances de le



retrouver sont négligeables sinon nulles, nous devons rebrousser chemin et dormir une nouvelle fois en quinconce dans la seule tente qui nous reste. Tout mouvement est pratiquement impossible et les duvets touchent la toile.

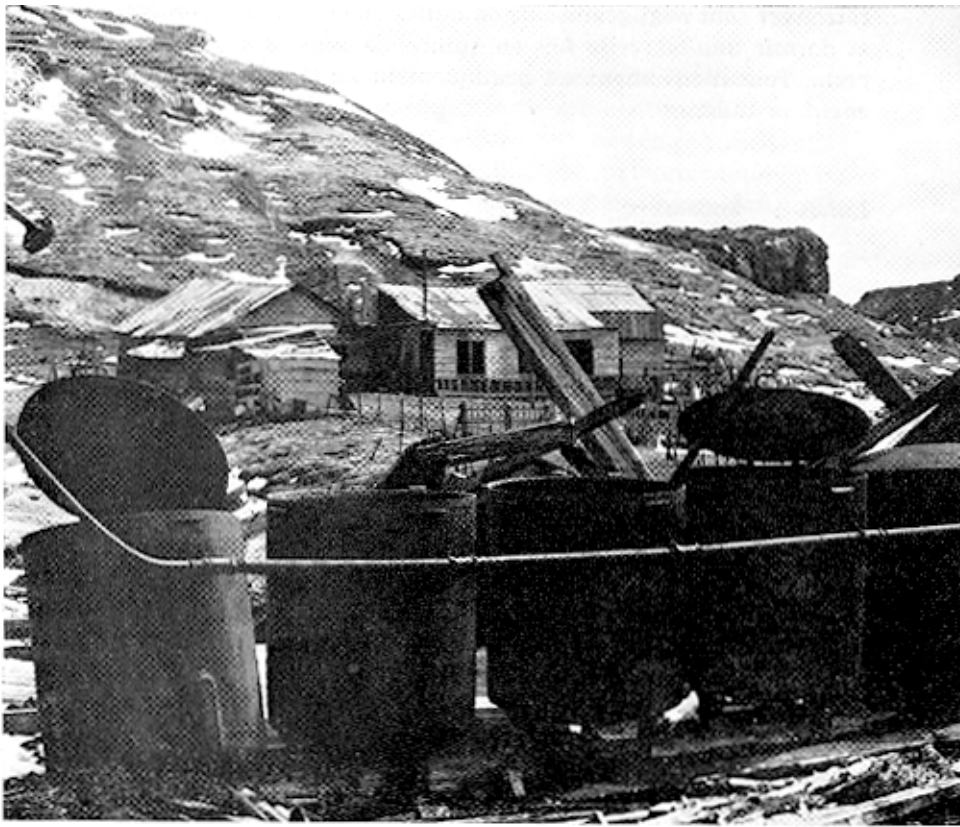
*Lundi 1<sup>er</sup> novembre*

Il fait un temps de Toussaint, car il pleut à verse. La tente s'est transformée en piscine. Le signal du départ est donné vers huit heures après une rapide zonation algologique. Nous menons un train d'enfer en rêvant de l'espace de la caverne de la vallée de l'Arve qui est baptisée à l'avance caverne Bienvenue. Le déversoir de l'Agassiz et la Bérésina sont traversés aussi facilement qu'à l'aller. Nous retrouvons le vent dans la vallée de l'Arve mais cette fois il nous pousse et nous atteignons la caverne située au pied de la falaise, quelques centaines de mètres à l'ouest du petit col qui conduit au Val des Entrelacs vers 15 heures.

La fin de la journée est consacrée au perfectionnement de notre installation. La pluie qui n'a pas cessé de la journée passe à l'horizontale devant la grotte, ne mouillant qu'une seule face des rochers qui gardent tous une petite ombre sèche.

*Nid de Damiers du Cap (environs de Port-Couvreux).*





*Port-Couvreux.*

*Mardi 2 novembre*

La caverne Bienvenue est abandonnée vers neuf heures. La pluie a cessé et le soleil fait quelques timides apparitions. Nos vêtements commencent à sécher et notre retour perd un peu son cachet de « retraite de Russie ». N'osant pas nous lancer dans l'inconnu avec une seule tente, nous renonçons au passage prévu par le glacier Dumont d'Urville et les lacs de l'Antarès. Nous empruntons le chemin de l'aller, en évitant le lac Thalie et en remplissant nos bottes dans le Val Danièle à cause d'un excès d'optimisme qui nous a fait négliger les pantalons de ciré. La tente est montée vers 17 heures au campement habituel de la vallée des Merveilles après récupération des vivres laissés au dépôt.

*Mercredi 3 novembre*

Le camp est levé vers 10 heures sous un petit crachin qui durera toute la journée. Gravier le col du Mont de la Flamme prend une petite heure. La descente vers le Val Travers étant constellée de gâodes, les sacs s'alourdissent et deviennent difficiles à porter. Une fois traversée la rivière du Val Travers, nous nous élevons à flanc sur les berges sud du lac Bontemps, et contournons la falaise qui, plongeant directement dans le lac, rend le bain obligatoire (expérience de 1968). Ensuite, c'est la redescente sur les berges et l'avance interminable vers l'isthme de Port-Couvreux, qui semble s'éloigner un peu plus à chaque nouveau coude du lac. La rencontre inattendue d'un petit groupe de rennes sans bois nous fait oublier la fatigue un moment, mais lorsque nous atteignons enfin l'extrémité du lac, nous sommes à bout de forces et plantons la tente un peu n'importe où.

*Jeudi 4 novembre*

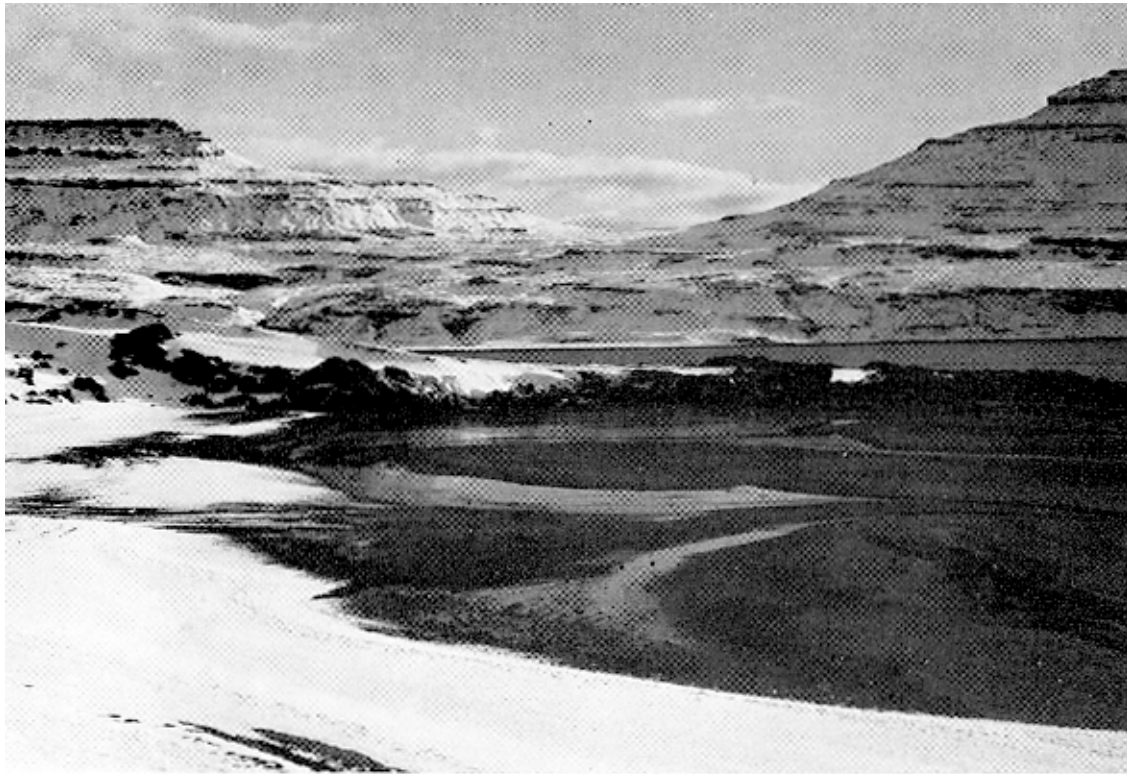
La pluie a cessé. Nous filons vers Port-Couvreux en n'emportant que le strict nécessaire. C'est d'un pas léger que nous franchissons le col et suivons la côte de la baie Irlandaise. Un nouveau petit col et la vieille ferme est là. Sollicité sans relâche, le poêle délabré consent enfin à dissiper une épaisse fumée accompagnée d'une douce chaleur. Le kérosène initial est progressivement remplacé par des débris de bois. Nous pouvons enfin nous abandonner aux délices de Capoue. Les duvets séchent, nos pieds enfin débarassés du carcan des bottes en font autant. Ce sont nos estomacs qui maintenant crient famine.

*Vendredi 5 novembre*

Vent et neige incessants n'incitent pas à mettre le nez dehors. La journée est consacrée au repos et à quelques réparations de fortune de la cabane. Nous passerons une chaude soirée autour d'une lampe fumeuse (contrairement à 68 elle n'a pas explosé à l'allumage) à déchiffrer les archives et à recopier le récit délabré d'une fameuse et imprudente épopée commencée sur des matelas pneumatiques et terminée sur un radeau qui faillit bien être celui de la Méduse.

*Samedi 6 novembre*

Pour la première fois depuis notre départ de Port-aux-Français, le temps est magnifique. L'exploration des environs se révélera fructueuse.



*Le havre du Beau Temps. A l'arrière plan, le col qui mène à la baie Irlandaise (photo prise de l'isthme de Port-Couvreux).*

En plus des classiques papous, éléphants de mer et albatros fuligineux, plusieurs nids de damiers du Cap seront observés à bout portant. Repérage de l'emplacement de la zonation algo pour la marée basse du lendemain matin et cueillette d'ingrédients qui enrichiront le repas du soir : moules et choux.

#### *Dimanche 7 novembre*

Le beau temps aura été de courte durée. Une fois que sont achevés l'inventaire du stock de vivres, le nettoyage de la cabane et la zonation algologique, le retour vers l'isthme commence à 10 h 30 sous un ciel très nuageux. La tente atteinte vers 14 heures est rapidement démontée. Après le trajet bien connu sur les rives du Havre du Beau Temps et le plateau qui succède au petit col situé sous la cote 274, nous dépassons le bassin de la Gazelle et installons le camp à 18 heures, un kilomètre environ au-dessus de l'Anse Sablonneuse, alors que la pluie a refait son apparition.

*Lundi 8 novembre*

Sachant Port-Raymond tout proche nous n'avons cure de l'eau qui s'est insinuée partout. Nous rechargeons les duvets mouillés dans les sacs, renfilons les vêtements trempés, plions l'éponge qui nous a servi de tente et repartons sous la pluie qui semble bien disposée à nous accompagner jusqu'au bout. Après avoir dépassé les petits lacs tapis au pied du Camp de César, nous devinons, noyé dans la brume, le lac des Korrigans au fond de la vallée. Nous escaladons ensuite les petites falaises sur notre gauche. Le grand cirque rocheux de l'anse de Saint-Malo apparaît. Une succession de marches très hautes mais faciles à descendre, une dernière souille (\*) et nous sommes à l'abri dans la cabane après quatre heures de marche lente (l'un de nous s'étant enfoncé un clou dans le pied à Port-Couvreux et s'en étant assez durement ressenti). Un poêle qui ronfle, quatre lits et un vrai repas, nous feront vite oublier nos misères.

*Mardi 9 novembre*

Il sera établi que la météo ne nous est favorable que lorsque nous sommes au repos dans une cabane. La journée est très belle bien qu'un peu ventée. Le Gros-Ventre nous embarque vers 16 h 30 pour nous déposer finalement à Fort-aux-Français peu avant 19 heures.

---

(\*) *Souille* : vocabulaire local pour bourbier.

*Glacier Poinsot.*

